

Au-delà des langues indo-européennes : une seule langue originelle ?

Poursuivant la réflexion entamée par l'observation de termes tels que ceux désignant le nez et qui a conduit à l'hypothèse – féconde – d'une origine commune de langues pourtant parlées dans des régions aussi éloignées les unes des autres que l'Inde et l'Irlande, que la Russie, l'Iran ou le Portugal, on peut se demander si l'ensemble des langues du monde ne remontent pas à une seule et même origine commune, si les différents arbres que nous avons dessinés ne sont pas plutôt les branches issues d'un même tronc...

Durant le XIX^e siècle, parallèlement à la description de plus en plus précise de la famille indo-européenne, on découvrit de nombreuses autres familles de langues (chamito-sémitiques, dravidiennes, etc.) et on s'aventura également à comparer ces familles entre elles. Pourtant, dès le XX^e siècle, ce type de travaux fut rejeté comme trop hasardeux, au profit de ce que Ruhlen nomme le « dogme central de la linguistique du XX^e siècle », à savoir le « splendide isolement de l'indo-européen ».

Certains linguistes n'ont pourtant pas cessé d'émettre des hypothèses à ce propos : le Danois H. Peder-sen proposa une famille - qu'il dénomma le nostratique - regroupant le sémitique, le finno-ougrien, le samoyède, l'eskimo-aléoute... J. Greenberg lui préféra une famille « eurasiatique » un peu plus restreinte. L'un des arguments le plus fréquemment évoqués portait sur la récurrence d'une structure m/t pour construire les pronoms de 1^{re} et 2^e personnes (cf. moi/toi), présente dans un très grand nombre de langues et difficilement attribuable au hasard dans la mesure où ce n'est pas un élément, mais une opposition qui se retrouve, qui plus est dans un système pronominal fondamental et stable. D'autres indices sont évidemment proposés sur lesquels nous ne pouvons nous étendre ici. Parallèlement, des linguistes américains (Sapir, Greenberg) ont tenté de regrouper la multitude des langues amérindiennes en trois grandes familles

(l'eskimo-aléoute, le na-déné et l'amérinde – ce dernier groupe fondé entre autres sur une alternance pronominale différente de l'eurasiatique ; n/m).

Les recherches ont repris durant la dernière décennie, en particulier à travers les travaux du linguiste Merritt Ruhlen. Celui-ci postule l'existence d'une douzaine de « macrofamilles », voire même une origine unique pour toutes les langues. Selon lui, cette hypothèse est étayée par exemple par la mise en évidence de plus d'une vingtaine de racines communes pour des langues de régions très diverses. Il cite ainsi la racine TIK qu'on retrouverait dans de nombreuses langues pour désigner à la fois le « doigt » et « un » (cf. latin : dig-itus). Ruhlen tente également de resituer son hypothèse dans l'histoire, ou plutôt la pré-histoire, humaine, en la reliant aux migrations que les premiers hommes modernes – nécessairement dotés d'un langage pleinement développé – ont entamées à partir de l'Afrique entre – 50 000 et – 40 000 ans av. J. - C. Des faits archéologiques et génétiques viendraient corroborer sa thèse : « Cette expansion hors d'Afrique, si elle a bien eu lieu, n'aurait pas dispersé que les gènes des peuples qui l'ont effectuée, mais aussi leur langue » (1998, 75).

Il faut souligner cependant que les thèses de Ruhlen restent sujettes à débat et qu'elles sont très loin de faire l'unanimité... Il s'agit par conséquent de rester très prudent à ce propos.